

ESBAUDISSEMENT.

LES professeurs d'Athénée ont pris à cœur d'augmenter
 " la production nationale. "
 Après la cravache moraliste de M. Tilman, voici
 le plumeau caressant de M. De Mulder, professeur à
 l'Athénée Royal de Mons (*).

Tout en causant, l'auteur, qui ne se flatte pas d'avoir
 fait œuvre méritoire, mais simplement utile (p. 155),
 " remet en lumière " des écrivains belges, français et
 étrangers.

Ce qu'il y a de particulier et de reposant dans ce volume,
 c'est sa bonne humeur, son penchant à l'admiration
 quand même, son air accommodant. Ah! certes, il aurait
 pu, " aristarque mécontent, rechercher les défauts, les
 " défaillances de ces écrivains. Mais il laisse à d'autres
 " cet épluchage de mots, de phrases ou d'expressions ; "
 c'est pourquoi Camille Lemonnier donne le bras à
 Antoine Clesse, Edmond Picard à Louis Hymans et
 Potvin, Rodenbach à Van Hasselt, tous souriants,
 épanouis, glorieux de la même gloire.

C'est lénitif, émoullent, édulcorant que la lecture de
 ces bonnes pages.

Vous apprenez, par exemple, que " de nombreuses
 " fables et chansons en patois de Mons ont illustré le
 " nom de Pierre Moutrieux. " C'est que " beaucoup de
 " naïveté, d'observation et beaucoup de morale distin-
 " guent ces petits travaux " (p. 18). Cela se comprend
 d'ailleurs, quand on lit de ce même Moutrieux, dit
 l'illustre, l'*Hymne au ventre*, un morceau d'allure vivé,
 où l'on entend " les bruyants désaveux " du culte du
 Ventre-Dieu et qui se termine par ces quatre vers :

" Homme ! proclame ton idole,
 " Et rends son culte officiel,
 " En mettant ceint d'une auréole,
 " Un ventre énorme sur l'autel " (p. 23).

(* *Causeries littéraires. Esquisses-critiques-portraits* par L. De Mulder,
 avec lettre-préface d'Antoine Clesse. Frameries, Dufrane, 1887, 1 vol. 8°,
 XI, pp. 135.

Un tableau à faire.
 En voici un autre, toujours du même très moral
 Moutrieux :

“ En mettant à la torture
 „ Mon travail et ma nature,
 „ Dans la lutte avec mes fonds
 „ Combien j'ai souffert d'affronts! „ (p. 25).

Un peu plus loin, Edmond Picard et Lucien Solvay sont alignés dans le même titre: c'est qu'ils ont restauré la critique littéraire chez nous.

L'esquisse-critique-portrait d'Octave Pirmez ressemble fort à une oraison funèbre: “ Il meurt en pleine floraison, „ et à la veille de son complet épanouissement. „ La fin surtout évoque des trémolos :

“ O solitaire d'Acoz! tu n'es pas mort tout entier, tu „ revis impérissable dans notre souvenir..... „ (p. 62).

Adolphe Mathieu, lui, “ était la terreur de la contrée „ (p. 69) et “ vous turlupinait un bel esprit „ (p. 70), fallait voir! C'est lui qui a écrit “ *le Lumeçon*, ou description de „ la fête légendaire dans laquelle le dragon, *ce palladium de la cité montoise*, joue un rôle prépondérant „ (p. 71).

Hippolyte Laroche est une autre gloire: “ pour ne „ parler que du quatrain, petite pièce de quatre vers, „ Laroche a su trouver la concision indispensable à ce „ genre si difficile „ (p. 77).

Potvin reçoit des fleurs dignes de lui: “ habitué au „ commerce des classiques grecs et des latins, *il est capable de monter très haut, émaillant ses ouvrages d'un air de bonhomie*, de philosophie pratique et de profond „ jugement: il sera toujours lu avec plaisir par tous les „ hommes sérieux „ (p. 83).

Emile Greyson publiait en 1857 “ *Flamma Colona*, où „ l'on admire une *peinture stéréotypée* du vieux Bruxelles „ „ (p. 97).

Et cette douce mélancolie qui envahit le bon professeur à propos de Rodenbach: “ Et les *Tristesses*..... Oh! „ laissez-moi vous en parler! Je ne sais pourquoi je m'y „ arrête plus volontiers, pourquoi plus tristes, plus lan- „ goureux, plus mélancoliques, ces vers me plaisent „ davantage. Mais n'est-il pas permis au voyageur de „ revenir sur ses pas, de s'arrêter devant un site, d'ad-

„ mirer un paysage, de cueillir une tendre fleur pour
 „ mieux jouir de son parfum suave? N'est-il pas permis à
 „ l'artiste, au poète, d'essuyer furtivement une larme, en
 „ contemplant un tableau ou une statue, chefs-d'œuvre
 „ d'un maître, en lisant un vers qui rappelle un lointain
 „ et doux souvenir? Oui, n'est-ce pas? *Et cette larme ne*
 „ *déshonore nullement le courage!* „ (p. 102). Quels horizons
 psychologiques nous ouvre cette dernière phrase! Aussi,
 Rodenbach est récompensé de la larme qu'il a fait essuyer
 furtivement au bon professeur: „ ces vers expriment des
 „ sentiments vrais, dénotent du génie et font présager
 „ au jeune poète un brillant avenir. Nous ne lui souhai-
 „ tons..... „ (p. 108).

Nous sautons des pages, toujours aussi ineffables.
 Notons cet étonnement à propos du *Lac*, de Lamartine:
 „ Quelles réflexions ne lui inspire pas cette nappe d'eau
 tranquille „ (p. 128). — Tout de même, c'est merveilleux
 qu'une simple nappe d'eau tranquille fasse naître autant
 de réflexions! et *quelles!*

Zola passe aussi dans le volume, mais — seul, croyons-
 nous — il a le privilège de recevoir des critiques soi-
 gnées. Cela commence comme ceci: „ Cet écrivain a un
 „ talent hors ligne!

„ Quant à la forme, le style d'Emile Zola est remar-
 „ quable: son procédé consiste à employer sans cesse
 „ l'abstrait pour le concret.

„ J'explique ma pensée par un exemple: au lieu de
 „ dire „ une femme chantait au fond d'une chambre en
 „ berçant son enfant. „ Zola dit: „ des chants de femme
 „ avec des balancements de berceau dans le fond. „

„ Au lieu de dire „ des cris se firent entendre sur les
 „ boulevards, „ Zola dit simplement „ les cris des boule-
 „ vards. „ Je pourrais multiplier les exemples, qu'il me
 „ suffise de montrer dans ce style une qualité: l'im-
 „ prévu „ (p. 141).

Seulement, il a l'inconvénient de n'être pas clair. Or,
 ce qui n'est pas clair n'est pas français.

Quant au fond (des livres de Zola), „ lecteurs bouchez-
 „ vous le nez, „ et „ à ce débordement inconsidéré, il n'y
 „ aurait qu'un seul remède: la police et les tribunaux „
 (p. 143).

Le portrait-critique-esquisse de Shakespeare termine

et couronne l'édifice: Il est dédié à un ami de l'auteur. Nous apprenons avec intérêt que ce digne M. est "actuellement professeur d'anglais à l'athénée Royal de Namur, très versé dans la littérature anglaise." (En note, p. 151.) Tous nos compliments.

Quant à Shakespeare, c'est un exagéré, un barbare : "Son théâtre ne convient qu'à un public spécial : celui du nouveau monde, nos mœurs raffinées s'accordent mal à cet étalage de passions violentes, à cet appareil lugubre qu'exigent les drames de Shakespeare" (p. 151). Au bout de ces lignes, nous ramassons cette perle : "Je m'arrête.... sans culture intellectuelle soignée, *en dépit des règles de la poétique ou de la rhétorique*, cet homme du peuple a sa place marquée parmi les esprits qui honorent le plus la littérature et l'humanité" (p. 153).

Nous manquerions à tous nos devoirs si nous ne remercions pas le bon professeur de ses joyeuses causeries.

Praïrial.

ERNEST MAHAIM.

Li Bleu-Bixhe.

"Quél cop d'aile, c'est lu dai St-Houbert, c'est lu l' brave bieste, louke on pau plonki !"

Un dessin joliment troussé — frontispice d'une coquette édition sortie des presses de H. Vaillant-Carmanne — nous montre li bleu bixhe rentrant au pigeonnier entre les clochetons et les toits pittoresques de la rue Basse-Sauvènière.

Les types sont pris sur le vif : Mathy et Kinave chez qui sévit l'indéracinable passion dèl colèberèie "li r'wènnè dès p'tits manège d'ovri"; Nanesse, la liégeoise avant tout pratique; Marèie, une gracieuse figure de jeune fille et Joseph si galant.

L'action court, rapide, pimpante, non entravée par d'inutiles détails, se déroule de plus en plus attachante sans que jamais l'idée maîtresse soit obscurcie.

Les situations drôlatiques s'enchevêtrent naturellement; les